

IMMANUEL WALLERSTEIN



Une quête
intellectuelle
et politique

« My intellectual biography is one long quest for an adequate explanation of contemporary reality, so that I and others might act upon it. The quest was both intellectual and political, and I have always felt it could not be one without being at the same time the other – for me or for anyone. »

« Mon itinéraire intellectuel est une longue recherche d'une explication pertinente de la réalité contemporaine, afin que moi et les autres puissions agir sur elle. Ma quête fut à la fois intellectuelle et politique, et j'ai toujours pensé que l'une ne pouvait aller sans l'autre – pour moi et pour chacun. »

« Mi itinerario intelectual es una búsqueda constante a una explicación apropiada de la realidad contemporánea, para que yo y los demás podamos actuar sobre ella. Mi búsqueda fue doble, intelectual y política, y siempre pensé: jamás una sin la otra – para mí como para todos. »

IMMANUEL WALLERSTEIN

HOMMAGE À IMMANUEL WALLERSTEIN

En septembre 2019, la Fondation MSH et l'Association des amis de la FMSH publiaient sur leur site web cinq hommages à Immanuel Wallerstein, disparu quelques jours plus tôt. Ces contributions à plusieurs mains brossaient, chacune à sa façon, le portrait d'un sociologue de premier plan, à la fois reconnu de ses pairs – il fut président de l'Association internationale de sociologie – et intellectuel engagé. En dialogue pendant des décennies avec la Fondation, y faisant un séjour chaque année, Immanuel avait aussi accepté de présider l'Association des amis de la Fondation lorsque celle-ci fut créée en 2014. Avec le recul, il nous apparut que le recueil numérique méritait aussi une version papier. Une brochure mince, mais néanmoins élargie, que le lecteur découvrira ci-après. On y trouvera d'abord, sous le titre « Regards croisés », les cinq hommages initialement publiés sur notre site, sous les signatures de Michel Wieviorka, Maurice Aymard, Craig Calhoun, Alain Touraine et l'auteur de ces lignes. Ces contributions ont été enrichies par un sixième témoignage, que nous avons demandé à Carlos Antonio Aguirre Rojas, de l'Université nationale autonome du Mexique, car il paraissait important d'ajouter aux textes initiaux, rédigés en français ou en anglais, un texte en espagnol, faisant ainsi écho à la place des expériences latino-américaines dans la pensée d'Immanuel.

Ce petit recueil, en un second temps, offre trois textes d'Immanuel d'esprit très différent. Le premier, publié en 2008 dans le quotidien *Libération*, a été rédigé pour appeler les autorités françaises à ne pas « disloquer » la Maison des sciences de l'homme à l'occasion d'un projet de transfert de ses locaux pour permettre la rénovation nécessaire de son bâtiment historique du boulevard Raspail. Bien plus qu'un écrit de circonstance, il s'agissait là d'un plaidoyer, ou d'une défense et illustration d'une institution dont la mission et l'originalité furent soulignées avec une grande empathie.

Le second texte, de 2009, résume sous sa plume ce que fut son parcours intellectuel, mais aussi sa quête politique. À ses yeux, l'un ne pouvait aller sans l'autre, car, comme il est souligné dans le dernier paragraphe de ce texte, « la recherche de la vérité et la recherche du bien ne sont qu'une seule et même quête »...

Le troisième texte, de 2019, est le dernier des 500 « commentaires » qu'Immanuel a publié pendant vingt ans sur sa page web www.iwallerstein.com. Elle porte un titre prémonitoire : « Ceci est la fin ; ceci est le commencement », mais elle est surtout, tout à la fois, un commentaire sur les « commentaires », et un testament intellectuel de celui qui, pendant des décennies, interpréta le monde, tout en cherchant à le transformer.

JEAN-LUC RACINE

Secrétaire général de l'Association des amis de
la Fondation Maison des sciences de l'homme,
dont Immanuel Wallerstein fut président

**REGARDS
CROISÉS SUR**

**Immanuel
WALLERSTEIN**

INTRODUCTION

MICHEL WIEVIORKA

Président de la Fondation Maison des sciences de l'homme

Avec la disparition d'Immanuel Wallerstein se tourne une page d'une histoire de plus d'un demi-siècle, faite d'exigence et de profondeur intellectuelle, mais aussi d'engagements, de solidarités et d'amitié. Une histoire dans laquelle la Fondation Maison des sciences de l'homme occupe une place importante.

Immanuel a toujours été pour elle un proche en même temps qu'un soutien, la FMSH était sa maison. Il siégeait à son Conseil de surveillance, en tant que président de l'Association des amis de la FMSH, et son dernier ouvrage en français, *La Gauche Globale. Hier, aujourd'hui et demain*, publié en 2017, était le fruit d'une série de conférences qu'il avait données dans le cadre du Collège d'études mondiales.

Maurice Aymard, Craig Calhoun, Jean-Luc Racine, Alain Touraine et moi-même avons connu, apprécié et aimé Immanuel : nous avons voulu donner ensemble la mesure de cette personnalité exceptionnelle, de son envergure, en même temps que témoigner de notre émotion et de notre tristesse.

Vous trouverez sur la version en ligne de ces hommages de nombreux liens¹ qui vous permettront de découvrir l'œuvre d'Immanuel

1. Ces liens sont visibles sur le premier dossier constitué en ligne, accessible sur www.FMSH.fr/fr/la-fondation/30420, ou directement sur <https://omnibook.com/view/4490cc67-7e01-40b4-827a-d22e765fa87b>.
[NdIR]

au travers de ses ouvrages, de ses articles de blog et de ses prises
de position dans les médias.

Immanuel nous manque.

IMMANUEL WALLERSTEIN, « SOCIOLOGUE MONDE »¹

MICHEL WIEVIORKA

Président de la Fondation Maison des sciences de l'homme

Il suffit de suivre les réseaux sociaux pour constater l'immense émotion suscitée partout dans le monde par la disparition du sociologue américain Immanuel Wallerstein, le 31 août. À juste titre : c'était un géant de la pensée, une pensée complexe, à la fois engagée et rigoureuse, militante et scientifique, en même temps qu'un homme d'amitié.

Son œuvre, majeure, a concerné d'abord l'Afrique de l'Ouest, post-coloniale, puis est devenue très vite dominée par deux thématiques. La première est celle du « système-monde moderne », qui l'inscrit dans le compagnonnage de Fernand Braudel, et en fait dès les années 1970 un pionnier des analyses sur la globalisation, qui se démultiplieront beaucoup plus tard sous d'innombrables plumes. Il critiquera alors la conceptualisation de ces approches, selon lui à dominante néolibérale, et « très éloignées d'une tentative de repenser le monde dans un contexte global ». Sa seconde approche fut de réunir les sciences sociales dans une démarche à la fois militante et intellectuelle.

1. Article paru dans *The Conversation*, le 2 septembre 2019.

Un système-monde

Sociologue, il a construit le concept de système-monde aussi en historien qu'il est également, développant son étude à travers l'histoire, depuis le xv^e siècle, au fil de quatre forts volumes (sur six prévus) qui témoignent de son immense savoir.

Proche de l'idée d'économie-monde chère à Braudel, le système-monde moderne de Wallerstein a eu des centres, des semi-périphéries et des périphéries, variant dans le temps, et n'a cessé de s'étendre depuis l'Angleterre et l'Europe du Nord-Ouest pour aujourd'hui devenir réellement mondial.

« Penser globalement est donc essentiel », déclarait-il en 2013 dans un entretien pour la revue *SOCIO*. Wallerstein n'a pas eu le temps d'aller au terme de cet ensemble monumental – et ce n'est pas faute d'y avoir consacré beaucoup de son temps et de son énergie.

Je le revois encore, travaillant aux derniers volumes de ce travail, tout au long de ses séjours dans les murs de la FMSH, à son bureau – car il aimait séjourner à Paris –, arrivé tôt le matin, se contentant d'avaler un sandwich à midi pour repartir tard le soir. Ce qui ne l'empêchait pas d'être disponible pour des échanges d'idées avec de nombreux visiteurs.

Cette recherche savante était portée par des catégories largement marxistes : Immanuel Wallerstein était convaincu qu'un jour ou l'autre, le système-monde actuel, capitaliste, toucherait à sa fin, et il s'intéressait beaucoup à la baisse tendancielle du taux de profit et à la crise du capitalisme. Ce qui lui a valu la critique de la part des tenants des Cultural Studies qui lui reprochaient de donner trop d'importance à l'économie, et pas assez à la culture.

Historien, sociologue, Immanuel Wallerstein était aussi partie prenante du mouvement général des idées et de son épistémologie, bien au-delà de ses propres recherches. Il détestait les frontières disciplinaires rigides, et en appelait à des « sciences sociales historiques » capables de penser à la fois les structures et le changement.

Un militant de la réunification des sciences

Il militait pour réunifier intellectuellement le monde du savoir, et en finir avec la division héritée du XVIII^e siècle entre science et philosophie. Il était aussi très sensible au recul que signifie la quasi-hégémonie de l'anglais dans la vie des idées – « que l'anglais soit *lingua franca* réduit la complexité de la discussion », disait-il dans le même entretien.

Et il savait, si on peut dire, mouiller la chemise. Il a aussi piloté, sans se mettre en avant, la publication issue d'un groupe de travail qui aboutira à l'important Rapport Gulbenkian : *Ouvrir les sciences sociales*, paru en 1996 et traduit par... Sophie et Jean-Michel Blanquer. Il intervenait constamment dans le débat public, écrivait régulièrement sur un blog, prenait des positions sur la vie universitaire ; il a créé l'important centre de recherche Fernand Braudel à l'université de Binghamton. Il a aussi accepté, parmi d'autres responsabilités institutionnelles, d'être président de l'Association internationale de sociologie. Et il n'a jamais cessé d'être un militant disponible, y compris en se rendant au Chiapas à l'invitation du mouvement zapatiste, ou en participant à plusieurs forums altermondialistes, par exemple en signant le manifeste de Porto Alegre lors du Forum social mondial de 2001.

Un partisan de l'échange

Immanuel Wallerstein n'était pas de ces chercheurs qui ne discutent que dans des cercles fermés, et à maintes reprises, il a participé à d'importants échanges, dont on trouve la trace dans plusieurs ouvrages, notamment ceux rédigés avec Samir Amin, Giovanni Arrighi et André Gunder Frank, avec Étienne Balibar, et, dernier en date, fruit d'une série de trois conférences qu'il avait données dans le cadre du Collège d'études mondiales de la FMSH, un livre collectif sur l'avenir de la gauche mondiale.

On n'en finirait pas de décrire l'une après l'autre les diverses facettes de celui qui fut aussi un universitaire hors pair, un mari et père de

famille aimant, et un merveilleux ami. Il l'a été avec moi personnellement, et ma dette à son égard est considérable : il m'a invité à participer à un programme de recherche où il m'a confié le soin de traiter des mouvements sociaux, m'a fait confiance au sein de l'Association internationale de sociologie, où il m'a fait rentrer pour la première fois au Comité exécutif, ou en m'embarquant avec notre ami commun le sociologue Craig Calhoun dans l'aventure peu banale du Forum Iaroslavl, le « Davos russe », organisé à l'invitation du vice-président Medvedev et dont il était la vedette. Il a été aussi, et surtout, pour l'institution que je dirige, la Fondation Maison des sciences de l'homme, de fait plus qu'un ami, un soutien décisif, venant à sa rescousse et donnant de la voix dans les médias lorsque des projets techno-bureaucratiques de délocalisation menaçaient son existence, et, plus tard, acceptant de présider l'Association des amis de la FMSH.

Sa disparition est une perte cruelle pour ses proches, mais aussi pour les sciences sociales, et pour la vie intellectuelle plus généralement, qui lui doivent tant. Il nous manque.

UN AMÉRICAIN À PARIS

La rencontre entre deux hommes
et deux œuvres en construction :
Immanuel Wallerstein
et Fernand Braudel

MAURICE AYMARD

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et ancien administrateur de la FMSH

Trop de souvenirs personnels me lient à Immanuel Wallerstein pour que je puisse les rappeler ici, et même seulement les évoquer. Ils couvrent en fait plus de quatre décennies, depuis notre première rencontre en 1975-1976. Une année universitaire qu'il avait passée entièrement à la Maison des sciences de l'homme, à l'invitation de Fernand Braudel, dont il animait le séminaire chaque jeudi matin, et qui lui avait suggéré de profiter de l'un de mes séjours à Paris (je vivais encore à Rome à l'époque) pour y présenter le cas particulier de la Sicile des XVI^e-XVIII^e siècles dans le cadre de l'économie-monde européenne. Je venais alors de découvrir son livre, publié en 1974, qui m'avait aidé à reformuler dans des termes d'une tout autre ampleur les schémas explicatifs que j'utilisais pour comprendre et expliquer la place prise et l'évolution suivie pendant ces siècles de l'époque moderne, qui sont aussi ceux des origines du Mezzogiorno,

par ce « grenier à blé de la Méditerranée », pris au piège de sa propre réussite commerciale internationale : des schémas tous inspirés par l'expérience contemporaine (de l'époque) qui oscillaient entre les références à une « économie coloniale » (le succès du *Guépard* oblige), au couple développement/sous-développement, ou au développement inégal.

Notre premier contact fut donc intellectuel, et le resta pendant les décennies qui ont suivi, pendant lesquelles, à partir de 1976-1977, Immanuel Wallerstein organisa très rapidement sa vie, avec le soutien de la MSH, autour d'un séjour parisien de l'ordre de trois mois, d'abord au printemps, puis en janvier-février, pendant lequel il respectait scrupuleusement les rythmes horaires d'un universitaire américain, peu courants à Paris, arrivant à son bureau entre 8h et 8h30 (toujours le premier avec Clemens Heller) pour le quitter entre 17h et 17h30, et consacrer le reste de sa journée, avec Béatrice son épouse, aux expositions, au théâtre, à l'opéra et aux concerts, au cinéma et, bien entendu, à quelques dîners avec des amis parisiens ou de passage. Au cours de ces dernières années, ces séjours se réduisirent peu à peu à deux mois, jusqu'à sa décision finale, en janvier 2018, de tourner de façon en fait définitive cette page parisienne. Ce choix de Paris avait été pour lui un choix stratégique, fait à un tournant majeur de sa vie. À l'approche de la quarantaine, après son départ contraint de Columbia, il venait de trouver refuge à l'Université McGill de Montréal, et de s'engager dans une grande entreprise qui devait l'occuper plus de dix ans, et marquait, en apparence au moins, une rupture avec ses travaux antérieurs, centrés pour l'essentiel sur le monde contemporain et en particulier sur la décolonisation en Afrique : l'analyse, couvrant plus d'un demi-millénaire, de la naissance en Europe (au milieu du xv^e siècle) et de l'expansion par étapes à l'échelle du monde (jusqu'à nos jours), d'un système social et économique original, sans précédent dans l'histoire mais ouvert sur l'avenir : le *world-system* du capitalisme européen dont il proposait d'écrire une *sociohistoire* couvrant toute la seconde moitié du second millénaire. Il avait identifié en Fernand Braudel l'historien qui pourrait d'autant mieux comprendre de l'intérieur la nouveauté et le sens de son projet,

l'accompagner et dialoguer avec lui, qu'il en avait proposé, dans la *Méditerranée* et à partir d'elle, certains des principaux concepts : en particulier ceux de la double dimension à la fois géographique et temporelle d'une *géohistoire*, de *world-economy*, ou encore de « longue durée », proposée en 1958 comme l'une des trois langues communes qui pouvaient permettre aux différentes sciences de l'homme de dialoguer, d'échanger et de gagner en rigueur scientifique. Il devait découvrir rapidement que ce choix était le bon, car Braudel, après la seconde édition de la *Méditerranée* (1966) et du premier volume de *Civilisation matérielle et capitalisme* (1967) était lui-même engagé dans une entreprise non pas identique mais comparable dans son ambition : achever l'écriture de son second grand livre, consacré à une histoire longue du capitalisme européen entre la fin du Moyen-Âge et l'époque moderne, mais ouverte elle aussi sur le présent et le futur. Sans le savoir, et en tout cas sans l'avoir ni prévu ni voulu, les deux hommes se rencontraient donc au moment où chacun d'eux avait le plus besoin de l'autre, et pouvait à la fois lui apporter et en recevoir le plus, sans s'écarter pour autant de sa propre route. Braudel ne s'y trompa pas. Le contact fut établi entre eux par Clemens Heller en 1970, comme il semble probable, car c'est lui qui, depuis le milieu des années 1950, jouait à ses côtés, avec lucidité et brio, le double rôle d'information et de sélection sur ce qui apparaissait neuf en sciences sociales dans le monde. Un an après ce qui dut être leur première rencontre, Braudel répondait le 24 mars 1972 à Gilles Jasmin, responsable de la Division des Humanités et des Arts du Canada à Ottawa, qui l'avait consulté sur la demande de congé sabbatique présentée par Immanuel Wallerstein pour achever son livre, qu'ayant reçu et lu depuis la fin de mars 1971 les différentes parties du premier volume du *Modern World-System* en cours de rédaction, il lui avait « semblé inutile de soumettre des remarques et des critiques qui sont seulement de détail et qui, plus encore, mettent en cause, sur tel ou tel point, une vision particulière des événements. Seul, ici, l'ensemble de la démonstration est décisif. Il faut donc qu'Immanuel Wallerstein aille, et de préférence seul, jusqu'au bout de sa propre pensée, sans s'attarder aux conseils des lecteurs, des usagers et des

spectateurs ». Et il confirmait son appui total à cette candidature par un jugement sans appel : « Une pensée neuve dont l'avenir intellectuel est à ce point assuré à mes yeux que j'ai décidé d'en assumer sa traduction en français dès sa parution en anglais... Le plus beau livre lu par moi durant ces dix ou quinze dernières années. » Un pari sur un homme et sur une œuvre en construction qui devait rappeler pour lui celui qu'avait fait, dès leur première rencontre en octobre 1937, Lucien Febvre, et qu'avait confirmé son jugement presque identique à la lecture de la première version de la *Méditerranée* (encore une ébauche) que Braudel lui avait envoyée à la fin de 1941 depuis la forteresse de Mayence où il était détenu comme prisonnier, et où il avait appris ce que signifie le fait d'aller, et, dans son cas, de devoir aller seul, jusqu'au bout de sa propre pensée.

Ce que Wallerstein doit à la lecture de Braudel a été souvent souligné, beaucoup plus en tout cas que ce que Braudel a retiré de son dialogue avec lui, en dehors du premier chapitre du *Temps du monde*, troisième et dernier volume (dédié, et ce n'est pas un hasard, à Clemens Heller, comme le premier l'avait été à Paule Braudel) de *Civilisation matérielle. Économie et capitalisme, xv^e-xviii^e siècle* (1978). Un chapitre « qui se veut théorique », annonce Braudel comme pour s'en excuser, et qui, sous le titre « Les divisions de l'espace et du temps », est entièrement consacré aux économies-monde, envisagées successivement au pluriel puis au singulier, l'ordre de l'économie étant présenté comme « un ordre face à d'autres ordres » – ceux de la politique, de la guerre, de la société, ou encore de la culture. La création en septembre 1976 à la State University de Binghamton, où il venait d'être nommé, du *Fernand Braudel Center for the Study of Economies, Historical Systems, and Civilizations*, et son inauguration au printemps suivant, vinrent consacrer, y compris par le choix des termes utilisés, cette alliance de fond entre deux hommes autour d'une façon commune de penser et d'étudier le monde dans la longue durée.

Entre 1973 et 1978, un événement les avait en fait rapprochés encore davantage : celui de la crise profonde qui avait ébranlé, avec le premier choc pétrolier, les pays les plus avancés et que tous les

deux avaient aussitôt interprété comme une crise durable, mettant un terme aux « Trente Glorieuses » et remettant en cause les bases mêmes du rapport qui s'était imposé entre l'État et l'économie. Crise touchant les structures mêmes du système-monde capitaliste pour Wallerstein, l'Europe d'abord pour Braudel qui s'interrogeait sur un déplacement possible du centre de l'économie-monde désormais mondialisée depuis la côte est des États-Unis vers d'autres lieux, même si la Chine accumulait encore, vers 1980, trop de retard pour candidater sérieusement à une telle place. Mais cette crise était suffisamment sérieuse à ses yeux pour le conduire à modifier la structure de son livre, et en transformer la conclusion annoncée au départ en un troisième volume, consacré au capitalisme lui-même, présenté comme un monde du monopole ou de l'oligopole, mais aussi comme un monde de l'opacité, opposé à la transparence relative des échanges marchands des *Jeux de l'échange*.

Braudel put ainsi faire publier de façon relativement rapide (1980 et 1984) la traduction des deux premiers volumes du *Modern World System*, les deux derniers étant parus en anglais trop longtemps après sa disparition (1989 et 2011). En fait, les deux livres de Wallerstein et de Braudel avaient connu un large succès public, mais n'avaient pas convaincu la majorité des historiens français et plus largement européens, attirés depuis le milieu des années 1970 dans d'autres directions – micro-histoire, représentations, *linguistic turn*, etc. – et devenus indifférents ou insensibles à l'approche globale et mondiale des problèmes qu'ils leur proposaient. Il fallut attendre le tournant du troisième millénaire pour que l'affirmation, venue des États-Unis d'une histoire globale, mondiale et connectée, remette les pendules à l'heure, et promeuve le Braudel de 1978 au rang de référence fondatrice.

Wallerstein, pendant ces deux dernières décennies du xx^e siècle, avant que la roue ne tourne à nouveau en sa faveur, ne s'était pas laissé détourner de sa route. En témoignent les rencontres sur la crise mondiale et les perspectives qu'elle ouvrait, organisées chaque année ou tous les deux ans, dans une ville différente du monde (Starnberg, New Delhi, Caracas, etc.), avec la participation

de spécialistes locaux, autour d'un « noyau dur » composé de Samir Amin, Giovanni Arrighi, André Gunder Frank, Terence Hopkins et Anibal Quijano (tous disparus avant lui). Ou le séminaire organisé pendant trois ans à la Maison des sciences de l'homme avec Étienne Balibar sur *Race, nation, classe. Les identités ambiguës* (2018 [1988]), qui déboucha sur un livre publié sous leurs deux noms. Ou enfin ses conférences parisiennes de 2013 qui sont à l'origine de son tout dernier livre, *La Gauche Globale. Hier, aujourd'hui, demain* (2017), et qui résumant l'apport théorique qui a été le sien à la réflexion altermondialiste depuis le milieu des années 1980. Sans oublier sa réflexion critique, sans cesse relancée, sur les sciences sociales, leurs possibilités, leurs réussites et leurs échecs, et les ambitions qu'elles devaient se donner, la première étant celle de renoncer à leur pluriel pour choisir résolument l'unité : *Impenser la science sociale : Pour sortir du XIX^e siècle* (1991-1995) et le rapport dont il coordonna la préparation pour la Fondation Gulbenkian, publié sous le titre *Ouvrir les sciences sociales* (1996). Pour le suivre pas à pas au cours de ces vingt dernières années, il nous a laissé lui-même les clefs dans ses « commentaires », publiés à partir d'octobre 1998 sur son blog, et auxquels il avait décidé de mettre le point final, le 1^{er} juillet dernier, avec le numéro 500 : "This is the end; this is the beginning". Un très beau titre. Une lourde responsabilité qu'il nous laisse.

MAN OF THE WORLD

CRAIG CALHOUN

Sociologue, professeur de sciences sociales à l'Arizona State University

Immanuel Wallerstein was an intellectual of such stature that many were surprised to find him also a warm and witty human being. To be sure, he was blunt and uncompromising in his assessments of the modern capitalism and the world-system it dominated. He rated the chances of human survival over the next couple of centuries – until a needed transformation of capitalism – as only 50-50. But as he said: “50-50 is a lot, not a little.” He loved the world, and he engaged and knew it much more widely than most of his peers. Wallerstein started his intellectual career in the context of McCarthyism and the Red Scares of early 1950s America. Characteristically, he analyzed what was going on, publishing *McCarthyism and Conservatism* on the basis of his master’s thesis. He was a student under C. Wright Mills, one of his major inspirations. Like Mills, he was serious about his context – and serious about reaching beyond it and trying to see it from different perspectives.

Wallerstein saw the structures of modern capitalism as both deeply exploitative and seriously dangerous. Of course, they were also empowering and enriching for those who controlled capital. His distinctive contribution was to show that from the outset, these structures were organized not only in relations of production and exchange but also in a truly *political* economy to which states were

central. Inclusion in this modern world-system always meant location in a hierarchy and inevitable struggles. These determined possible strategies and likely outcomes, including successive phases of Dutch, English, and American hegemony. The modern world-system seemed weighty in its power, but like all things in this world it had a beginning and a history, and it would have an end. Wallerstein thought this was fast approaching. The most likely result would be chaos.

Though Wallerstein was not optimistic that those who gathered in Porto Alegre would get the future they wanted, he thought their chances were at least as good as those who gathered in Davos. But despite a cheerful pessimism about the probabilities, he was optimistic enough to work tirelessly to try to beat the odds, always insisting there was at least a chance of a more liberating future. From an early age, Wallerstein was an activist intellectual, not merely an academic intellectual. He joined organizations on the Left and shouldered organizational labor. He took on leadership in academic institutions because they too had practical contributions to make – from supporting students at Columbia University in 1968 to founding the Fernand Braudel Center for the Study of Economies, Historical Systems, and Civilizations at Binghamton University or editing its journal *Review*, to Presidency of both the African Studies Association and the International Sociological Association, to chairing the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences, and leading the Friends of the *Maison des sciences de l'homme*.

Wallerstein was acutely aware of how distorting and limiting the conventional alignments, engagements, and conflicts of academic disciplines could be. Both the Braudel Center and the Gulbenkian Commission were struggles against this. Marxism and African Studies were among his own formative intellectual contexts and both were interdisciplinary or nondisciplinary projects and conversations that conventional disciplines sought to marginalize.

Disciplinary social scientists to this day repeat mindlessly the accusation that area studies are just about particulars while disciplines seek generalizable knowledge. It is an ignorant and self-interested

accusation that justifies parochialism. The extraordinary scope and theoretical significance of Wallerstein's world-systems analysis came out of his deep engagement in Africa (and to a lesser extent, India and the non-aligned politics of the whole Bandung Conference era). And there are other major theories rooted in area studies contexts – like Benedict Anderson's work on nationalism.

The error is not just misunderstanding what it means to take history, geography, and different perspectives on the world seriously. The disciples of "nomothetic" universality equally misunderstand their own work. Not only is it biased, confusing the locally American for the universal. It claims certainty from shaky methodological foundations. When we taught courses on the modern world-system together, Wallerstein was keen that our students should understand the growing crisis of replication in natural science. Indeed, he was deeply influenced by the great theorist of complexity and non-linearity, Ilya Prigogine. Unlike many academic rebels, Wallerstein was insistent on scientific rigor, the importance of always doing one's intellectual homework. One has only to note the extraordinary footnotes to *The Modern World-System*. His interests were in the connection of everything, not simply in many miscellaneous things. Africa was not merely the site of much of Wallerstein's early empirical research. It was the context for key developments in his thought. Dar es Salaam was an important academic center for efforts to grasp what was going on in Africa – and the world. In addition to Wallerstein, Walter Rodney, John Saul, Giovanni Arrighi, Andre Gunder Frank, Samir Amin worked or convened there in the late 1960s. There was a meeting of minds with figures from Latin American dependency theory. Wallerstein, Arrighi, Frank, and Amin – dubbed by some the "gang of four" – later collaborated on two books addressing political tumult of the 1980s and 1990s. They became influential senior intellectuals of the World Social Forum when it started in Porto Alegre in 2001. This was not the idiographically local. Likewise, Paris was perhaps an indispensable center for global intellectual connections and efforts to think the world under American hegemony without American intellectual blinders.

To write presciently about the decline of American power, as he did notably in 2003, it helped to have a broader perspective both geographically and historically. Most important, for Wallerstein (and for many) was Fernand Braudel. Braudel's own magisterial histories were inspirations and prototypes for world-systems analysis. But Braudel's networking, convening, and personal support were equally vital. Wallerstein maintained an apartment on the Île de la Cité until the end of his life.

For Wallerstein, all these different sites of connection – great cities, universities, academic and political associations – were sites of collaboration. He built and maintained a remarkable network. He was sustained in this and accompanied on nearly constant travels by his wife Beatrice, a child analyst who accepted career disruptions, and was immensely loyal despite occasional grumbling about how far the modern world-system took her from their grandchildren. For 25 years Immanuel sent a fortnightly “commentary” on global affairs to his friends and colleagues. True to his spirit, it was also open to anyone who signed up. We have lost, thus, not just a remarkable researcher, theorist, and author. We have lost a remarkable integrator of our networks and struggles as well as our ideas.

Immanuel gave his public farewell in his last commentary: “What those who will be alive in the future can do is to struggle with themselves so this change may be a real one. I still think that and therefore I think there is a 50-50 chance that we'll make it to transformative change, but only 50-50.”

JE CHERCHE, JE REGARDE, J'ÉCOUTE

JEAN-LUC RACINE

Directeur de recherche émérite au CNRS
et secrétaire général de l'Association des amis de la FMSH

J'écris ces lignes dans le bureau partagé avec Immanuel, à la Maison des sciences de l'homme. Ou plutôt, dans le bureau qu'il aurait dû partager, jusqu'à ce que son message du 16 décembre dernier annonce que son séjour annuel à Paris, prévu au premier trimestre 2019, était reporté à 2020, son médecin lui permettant de voyager, mais « avec prudence ». On sait malheureusement ce qu'il advint... Ce nouveau bureau lui aurait plu, je crois, car il aurait certainement été sensible aux clins d'œil de la toponymie des rues de Paris : de là, nous dominons la rue du Cherche-Midi, face à la rue du Regard. Au croisement des deux voies, un immeuble cossu jadis occupé par l'administration des « Postes, Télégraphes et Téléphones » s'orne d'une tête de jeune femme encadrée de cornes d'abondance. Au-dessus, une inscription sculptée dans la pierre : *J'écoute*. Quoi de mieux comme allégorie d'Immanuel que ce triptyque « je cherche, je regarde, j'écoute » ? Le bureau précédent que nous partagions, sur l'autre façade de la MSH, était aussi riche en symboles pour un intellectuel engagé construisant son interprétation du monde sur une lecture de

l'histoire. Là, nous faisait face le boulevard Raspail, ainsi nommé depuis 1887 en hommage à une grande figure de la gauche française aujourd'hui oubliée, Vincent-François Raspail, libre penseur, carbonaro, républicain, participant aux révolutions de 1830 et de 1848, ayant connu successivement les prisons du roi, du Second Empire et même celles de la III^e République (pour avoir dénoncé la répression versaillaise de la Commune).

Face à la MSH, de l'autre côté du boulevard, les affres du xx^e siècle y sont aussi gravées dans le marbre, une plaque commémorative fixée sur la façade de l'hôtel Lutetia y rappelant qu'en 1945, le bâtiment fut le centre d'accueil des rescapés des camps de concentration nazis. En écho, une autre plaque, dans le jardinet qui borde la MSH rue du Cherche-Midi, nous rappelle que s'élevait là la prison militaire, où fut emprisonné Dreyfus, et où fut interné Honoré d'Estiennes d'Orves, un des premiers officiers de la France libre, fusillé au Mont Valérien en 1941, et où nombre de résistants furent torturés. Derrière la plaque, de grandes colonnes de pierre noire d'inégale hauteur, creusées de barres horizontales parallèles, évoquent les prisonniers comptant les jours... L'histoire, toujours l'histoire et ses combats.

Si Raspail a présidé la Société des amis du peuple, Immanuel, lui, fut le président de l'Association des amis de la FMSH depuis sa fondation en 2014. Un choix symbolique lui aussi : une figure des sciences sociales mondialement reconnue, ayant établi avec la Maison des sciences de l'homme des liens ininterrompus par la mort de Fernand Braudel, dont le concept d'économie-monde et la mise en avant des temps longs annoncent celui de système-monde de son interlocuteur sociologue. Ce ne fut pas par hasard qu'Immanuel fonda en 1976, à la State University of New York, Binghamton, le « Centre Fernand Braudel pour l'étude des économies, des systèmes historiques et des civilisations », qu'il dirigea pendant près de trente ans. Et ce n'est pas non plus par hasard si, alors à Yale, il fut une voix majeure s'engageant en 2008 contre un projet de transfert chaotique de la MSH hors du boulevard Raspail, en publiant dans *Libération* une tribune, « Ne disloquez pas la Maison des sciences de l'homme ». Il y soulignait le rôle original et décisif de la Maison dans le dialogue interna-

tional entre chercheurs, y voyant même une manière de « ministère des Relations internationales des sciences humaines et sociales ».

Immanuel n'aura pas connu ce bureau, qui porte sa marque avec sa table de travail, ses deux écrans d'ordinateur, et la précieuse étagère où deux rangées de livres – de ses livres – dominant des dossiers entassés : un aperçu d'une production intellectuelle impressionnante par son ampleur, par sa diversité, par le nombre des traductions qu'elle a suscité : français, allemand, espagnol, portugais, italien, grec, turc, japonais, coréen. Les grands ouvrages sont là, dont *Le système-monde du xv^e siècle à nos jours*, mais aussi des essais plus courts, aux titres significatifs : *L'après-libéralisme. Essai sur un monde à réinventer* ; *L'utopistique, ou les choix politiques du xxi^e siècle* ; *Ouvrir les sciences sociales* ; *La crise, quelle crise ? Dynamique de la crise mondiale*. Sont là aussi les livres écrits à plusieurs mains, tout aussi importants : le *Race, nation, classe*, rédigé avec Étienne Balibar, et *Le grand tumulte ? Les mouvements sociaux dans l'économie-monde*, cosigné, excusez du peu, par Samir Amin, Giovanni Arrighi, André Gunder Frank et Immanuel Wallerstein. Vous croyez, s'agissant des pays du Sud, qu'Immanuel était surtout focalisé sur l'Amérique latine ? Mais c'est oublier qu'il commença ses recherches en Afrique, et l'on trouve sur ces précieux rayonnages son ouvrage *Africa. The Politics of Independence and Unity*, et l'anthologie en trois volumes codirigée avec Aquino de Bragança, *African Liberation*. Dans cette considérable bibliographie, à peine esquissée ici, il est un petit livre que je voudrais brièvement évoquer, car il est l'un des derniers ouvrages publiés par Immanuel, aux Éditions de la FMSH qui plus est. Sous sa couverture rouge, *La Gauche Globale. Hier, aujourd'hui, demain*, me paraît offrir, en moins de 200 pages, un parfait résumé d'une vie de travail et d'engagement, dans une collection dont le titre convient à merveille pour un chercheur jamais confiné dans une tour d'ivoire : « Interventions ».

Deux raisons guident ce choix. En premier lieu, les trois conférences présentées à Paris en 2013 et révisées pour cette publication de 2017 offrent un raccourci très pédagogique de la pensée d'Immanuel. On y trouve le temps long qui sous-tend sa réflexion sur le déve-

loppement, à partir du XVI^e siècle, du « système-monde » moderne structuré par le capitalisme et nourri, entre autres, par la Révolution française qui proclame à la fois la souveraineté du peuple et la normalité du changement. En découlent, par filiation ou par réaction, les trois idéologies qui vont marquer le XIX^e siècle et les suivants : conservatisme, libéralisme et radicalisme de gauche, alors que révolutions sociales et révolutions nationalistes s'affichent, dès 1848. Le fil de l'histoire s'étire alors, jusqu'à la guerre froide et, post-URSS, jusqu'à l'hégémonie renforcée du capitalisme américain puis mondialisé. Pour Immanuel, ce capitalisme historique est en crise structurelle, pour des raisons d'abord économiques, ses taux de profit étant affectés par l'augmentation régulière, « au fil du temps, des trois principaux coûts de production : la main-d'œuvre, les intrants et les charges ». Conséquence : « Cela ne fait aucun doute que le système va cesser d'exister. Mais il est tout à fait impossible de savoir quel système lui succédera. »

Après la « révolution monde » de 1848, et celle de 1968, il est clair que les mouvements antisystémiques, même quand ils arrivent au pouvoir, ne peuvent ou ne veulent *in fine* mener à bien la transformation du monde. Et pourtant, une Gauche globale se constitue (ou se reconstitue) en réaction à la globalisation financière et à ce qu'elle fait aux peuples. Immanuel la voit naître en trois étapes (il la voit de près comme chercheur engagé) : le soulèvement zapatiste du Chiapas, au Mexique, en 1994, qui affirme les droits des peuples autochtones, et qui appelle à penser la gauche en termes à la fois locaux et universels, et pas seulement par le prisme du pouvoir d'État ; les manifestations massives contre l'Organisation mondiale du commerce à Seattle en 1999, où syndicats ouvriers, écologistes et anarchistes se rejoignent un temps contre le néolibéralisme ; le lancement du Forum social mondial à Porto Alegre, en 2001, où les forces antisystémiques affirment avec vigueur qu'« un autre monde est possible ». Ce n'est pas le lieu de développer ici tout l'argumentaire, encore qu'on y comprendrait mieux comment les dilemmes accumulés ont divisé la Gauche globale, comment la social-démocratie a cherché à « atténuer la douleur » sociale sans changer le système,

et comment s'affrontent, à armes inégales, « l'esprit de Davos » et « l'esprit de Porto Alegre »...

En second lieu, ce petit ouvrage doit être lu, car il ajoute au texte de l'auteur les commentaires (et les critiques) de chercheurs connaissant le travail d'Immanuel, sans partager pour autant toutes ses analyses. De façon significative, ces commentateurs ont été choisis sur les critères ainsi décrits par Immanuel : « venir d'horizons géographiques divers, ne pas tous parler la même langue ni travailler dans la même discipline, et s'intéresser à des domaines d'études différents ». Le résultat est à la hauteur des attentes : va-t-on vraiment vers la fin du capitalisme ? Quid, pour la gauche, des questions de genre, des questions identitaires, du défi environnemental ? Quid du déclin du monde occidental et des réponses des civilisations bousculées par son universalisme ? Que pèse aujourd'hui la Gauche globale face à la Droite globale néolibérale, désormais tentée (Trump oblige) par le nationalisme ? Dans ce grand débat d'idées sur l'état du monde et sur ses futurs possibles, les questions posées par Immanuel continuent d'irriguer les réflexions, les analyses, les propositions.

Décidément, la géographie des lieux n'est pas innocente. De la fenêtre du bureau qu'il n'aura pas connu, je retrouve ces mots qui lui vont si bien : « Je cherche, je regarde, j'écoute »...

LE PASSEUR D'IDÉES

ALAIN TOURAINE

Directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales

Mon premier contact avec Immanuel Wallerstein ne fut pas personnel mais historique. En 1968, c'est-à-dire au moment du mouvement étudiant français, mais quatre ans après celui de Berkeley, Immanuel Wallerstein qui enseignait à Columbia University à New York publie un livre-document sur le mouvement étudiant dans cette université. Il fut d'ailleurs obligé de quitter les États-Unis et de se réfugier à Toronto. Cet engagement, qui témoignait d'une remarquable conscience de l'importance de ces mouvements étudiants, indiquait le rôle qu'il allait occuper dans la vie des sciences sociales internationales et, en particulier, américaines. Immanuel sera toute sa vie le principal représentant de ce qu'on peut appeler la ligne de gauche, d'inspiration marxiste dans les sciences sociales. Mais il faut ajouter aussitôt qu'il s'est toujours placé au niveau le plus élevé des réflexions et des débats sur l'orientation intellectuelle de celle-ci, gardant une totale liberté intellectuelle et surtout un souci très vif des problèmes les plus fondamentaux de notre discipline qui a toujours rencontré de grandes difficultés pour se faire accepter par les autres plus anciennes.

C'est avant tout son long travail avec Fernand Braudel à Paris à la VI^e section de l'École pratique des hautes études, devenue ensuite l'École des hautes études en sciences sociales, qui a démontré

l'importance et la qualité de ses préoccupations et qui a fait de lui une personnalité intellectuelle aussi importante en France qu'aux États-Unis et dans la vie internationale. En effet, cette collaboration étroite et amicale lui a donné une présence très visible, en fait unique, sur la scène intellectuelle française, lui permettant d'être directement au fait de tous les courants, professionnels aussi bien que politiques, du monde francophone et des mondes anglophones. Il est vrai que l'Association internationale de sociologie dont il fut élu président avait déjà eu à sa tête un grand intellectuel d'inspiration marxiste en la personne de Tom Bottomore. Mais celui-ci était plus un universitaire savant quand Immanuel avait une extrême connaissance des mouvements intellectuels à la frontière de la politique. Je veux insister surtout sur l'importance qu'il attribuait lui-même au grand débat épistémologique auquel il a voulu, quand il était président de l'ISA, consacrer une réflexion collective. C'est à la fois ce souci des grands problèmes de la discipline et sa capacité remarquable de ne jamais les confondre avec les remous de la vie idéologique de la gauche mondiale qui ont fait de lui, pendant plusieurs générations, une des grandes figures de la sociologie mondiale. Je voudrais ajouter une remarque plus personnelle à ce jugement admiratif. À de nombreuses reprises, moi qui ai été proche de l'histoire politique mais aussi intellectuelle de la Pologne, en particulier évidemment au moment de Solidarnosc, j'ai constaté à la fois l'excellente connaissance qu'il avait de ce pays et de ses mouvements, et aussi sa capacité de respecter la pensée de ceux qu'il connaissait, même quand il se sentait personnellement éloigné d'eux.

Si nous acceptons l'idée, que je crois absolument juste, que l'extension de la sociologie au monde entier, née en Europe occidentale et aux États-Unis, a été la grande affaire de l'association internationale de sociologie pendant tout ce siècle, je crois qu'Immanuel Wallerstein doit être considéré comme l'une de ses principales personnalités, à cause peut-être de ce long travail avec Braudel avec qui il a élaboré l'idée d'économie-monde. Immanuel fut, plus que tout autre, le représentant éclairé de l'école des Annales dans la sociologie mondiale. Et sur le plan proprement professionnel, une des grandes

figures qui ont consacré leur intelligence à la connaissance ou plus exactement à la compréhension des forces d'opposition et de transformation sociale, plutôt que de celles qui mettent en place et qui maintiennent un ordre institutionnel et économique. Tâche dont il faut reconnaître la difficulté car les gestionnaires de l'ordre établi voient leur présence constamment soulignée, alors que ceux qui portent en eux le changement plutôt que l'ordre produisent moins de documents officiels et plus de critiques et de revendications. Il est rare de savoir être à la fois acteur et critique ou même historien, comme le fut Jean Jaurès.

Évidemment, Immanuel Wallerstein fut plus facilement encore un des principaux passeurs d'idées entre l'Europe et les États-Unis, ici encore avec un souci extrême de la connaissance plutôt que des courants de pensée ou des oppositions entre écoles. Je voudrais que l'ensemble de notre profession, malgré les tensions qui divisent toujours ceux qui sont le plus proche du monde contemporain, soit conscient des qualités exceptionnelles qui permettent de loin en loin l'apparition d'œuvres aussi ambitieuses et aussi « créatrices d'intelligibilité » que celle d'Immanuel Wallerstein, notre ami américain.

Je tiens évidemment à rappeler la grande importance pour nous tous, et en particulier pour moi-même, d'une réflexion, lancée à la fois par Braudel et par Wallerstein, proprement historienne sur les grandes étapes de la modernité et dont je pense que les racines les plus profondes viennent de l'importance centrale qu'avait la Renaissance – on disait plus volontiers le XVI^e siècle – dans le renouvellement des idées historiques à l'époque de Lucien Febvre et de Fernand Braudel, entre les deux guerres. Je voudrais que cette pensée créatrice centrée autant sur l'histoire culturelle que l'histoire économique retrouve l'influence qu'elle a eue en une période qui semble écrasée par l'histoire immédiate. Ceux qui nous ont appris à penser la longue durée en s'efforçant de faire entrer dans ce cadre de pensée l'ensemble du monde, restent aujourd'hui les maîtres à penser qui sont les meilleurs guides pour ceux qui veulent surtout comprendre le présent.

IMMANUEL WALLERSTEIN, PREMIO NOBEL DE CIENCIAS SOCIALES

CARLOS ANTONIO AGUIRRE ROJAS

Investigador titular en el Instituto de investigaciones sociales
de la Universidad nacional autónoma de México

Del mismo modo en que Fernand Braudel ha sido el más importante historiador de todo el siglo xx, a nivel mundial, así Immanuel Wallerstein ha sido el más importante sociólogo del siglo xx en todo el planeta. Por eso, su reciente desaparición crea un hueco dentro de las ciencias sociales contemporáneas, que es de la misma magnitud que ese rol único y excepcional que Wallerstein llegó a jugar dentro del paisaje intelectual del último medio siglo recién transcurrido. Hueco fundamental e imposible de llenar, que de ahora en adelante nos hará extrañar los agudos, profundos e incisivos análisis wallersteinianos sobre la historia global del sistema-mundo capitalista, sobre los sucesos esenciales del “largo siglo xx” aún no concluido, sobre las coyunturas y los acontecimientos mundiales inmediatos junto a sus escenarios prospectivos posibles, o sobre la urgente reorganización del entero sistema de los saberes modernos y de las actuales ciencias sociales contemporáneas que son los cuatro ejes teóricos centrales en los que se despliega la compleja obra de Immanuel Wallerstein.

Conocí personalmente a Immanuel Wallerstein en París, en enero de 1989. Desde tres años antes, estábamos en contacto epistolar, pues en 1986 le envié mi ensayo que comparaba la obra de Marx con los trabajos de Fernand Braudel, sorprendido de haber encontrado como él, también por su propia vía, se interesaba como yo en rescatar las contribuciones de algunos autores de la mal llamada “Escuela” de los Annales, como Marc Bloch y Fernand Braudel, desde una clara perspectiva marxista.

Así, luego de leer mi ensayo “Entre Marx y Braudel: hacer la historia, saber la historia¹”, Wallerstein me ofreció traducirlo al inglés y publicarlo en la prestigiosa *Review* del Centro Fernand Braudel que él dirigía. Ahí comenzó un intercambio intelectual de tres décadas, que para mí fue muy rico y fructífero, y que después de nuestro primer encuentro personal en París, se convirtió también en una especial amistad personal, lo que me llevó muy pronto a conocer a su esposa Beatriz, primera interlocutora intelectual de sus ideas, y luego a su inteligente hija Katharine.

Todo el mundo sabe que una de las tesis más originales y provocativas de Wallerstein, es la que afirma que en los últimos quinientos años, la verdadera *unidad de análisis pertinente* para todas nuestras investigaciones, diagnósticos y estudios, es la del sistema-mundo en su conjunto, primero semiplanetario y luego estrictamente planetario. En cambio, lo que no todos saben, son las profundas implicaciones intelectuales que esta tesis puede tener, cuando se le aplica en concreto y de manera particular a un determinado continente o región, o a una cierta nación, en un específico periodo de tiempo, o respecto de un cierto proceso social singular. Por ejemplo, para la explicación de varios de los momentos y procesos cruciales de la historia de América Latina y de México.

Pues algo que llama poderosamente la atención en todos los análisis que Immanuel Wallerstein realiza de los distintos temas particulares que aborda, es su capacidad para reinsertarlos no solo dentro

1. Cfr. C. A. Aguirre Rojas, “Between Marx and Braudel: making history, knowing history”, *Review*, vol. XV, n° 2, printemps 1992, pp. 175-221.

de perspectivas y horizontes *globales*, en el sentido tanto marxista como braudeliano de este término, sino también y simultáneamente, dentro de un marco estrictamente *planetario*, donde interactúan constantemente las dinámicas locales, nacionales o regionales, con las dinámicas planetarias del sistema-mundo capitalista, explicándose e iluminándose recíprocamente. Lo que, naturalmente, lleva siempre a interpretar esos temas concretos en formas novedosas, originales y hasta inesperadas.

Por ejemplo, cuando Wallerstein caracteriza los procesos de las llamadas “Independencias” de América Latina, desarrollados a principios del siglo XIX, *no* como tales independencias, sino solamente como simples *descolonizaciones* de las futuras naciones latinoamericanas. Porque partiendo de la condición histórica siempre *periférica* de América Latina, que elimina *a priori* cualquier posibilidad de su real independencia económica, social, política o cultural, y desde la rica comparación de esas supuestas “Independencias” latinoamericanas del siglo XIX, con el proceso de la descolonización de África desarrollado en el siglo XX, Wallerstein llega a la obvia conclusión de que *no* se trata de la verdadera independencia de los países de América Latina, sino solamente de su independencia *jurídica* formal, y de su real descolonización o separación de la metrópoli española². Lo que, en la historiografía actual de América Latina, y en el imaginario oficial de todas las naciones latinoamericanas, es un verdadero “escándalo intelectual”, que rompe totalmente con las explicaciones históricas habituales, y que nos obliga a repensar y reconstruir buena parte de todas las historias oficiales de todos los países latinoamericanos en los últimos doscientos años.

Entonces, del mismo modo en que Wallerstein desmitifica a la Revolución francesa, negando que sea una revolución burguesa y que es ella la crea al moderno Estado burgués, así también desconstruye el mito de las Independencias latinoamericanas del siglo XIX. Lo que en parte se apoya en el serio conocimiento que Wallerstein tuvo de la

2. Sobre esta original tesis, *cf.* I. Wallerstein, *The Modern-World System III*, Berkeley, ed. University of California Press, 2011, pp. 191-256.

historia latinoamericana, y que se inició con los trabajos de la Comisión económica para América Latina y sobre todo con la teoría de la dependencia latinoamericana, la que conoció a través de André Gunder Frank, y de la que retomó la distinción entre países del centro y de la periferia, para enriquecerla y complejizarla, agregando un tercer estrato, el de los países de la semiperiferia capitalista.

Y lo mismo sucede cuando Wallerstein analiza los procesos políticos recientes de América Latina y de México, y en especial cuando caracteriza a los llamados gobiernos “progresistas” de América Latina y al neozapatismo mexicano. Aquí, y una vez más desde una perspectiva planetaria de lo que sucede con las diversas izquierdas en todo el mundo, y también desde una braudeliana visión de larga duración sobre la historia de los dilemas principales que en los últimos dos siglos han enfrentado los movimientos antisistémicos en todo el globo terráqueo, Wallerstein va a considerar a todos esos gobiernos progresistas de Evo Morales, Hugo Chávez, Rafael Correa, Felipe Lugo, Lula da Silva, etc., y más recientemente Andrés Manuel López Obrador en México, como simples soluciones puramente *defensivas y transitorias*, profundamente *limitadas* en sus capacidades de cambio, y solo capaces de mitigar tenuemente los graves sufrimientos de las clases populares de todas las respectivas naciones latinoamericanas. Pero sin hacerse ninguna falsa ilusión acerca de estos limitados gobiernos progresistas, totalmente procapitalistas, que no son más que esa inmediata y puramente defensiva respuesta a los catastróficos efectos de la actual crisis terminal del capitalismo, sobre todas las clases populares y subalternas del planeta.

En cambio, Wallerstein considera que, frente a esta salida solo defensiva y transitoria existe la salida radical, genuinamente *antisistémica*, que representa por ejemplo el neozapatismo mexicano, el que él consideraba como “el movimiento social más importante en el planeta, barómetro y detonador de movimientos antisistémicos desarrollados alrededor del mundo”³. Por eso, Immanuel Wallerstein

3. Cfr. I. Wallerstein, “The Zapatistas: The Second Stage”, *Commentary* n° 165, 15/7/2005, en el sitio: <https://www.binghamton.edu/fbc/commentaries/index.html>.

seguía siempre con mucha atención este movimiento neozapatista, sobre el que escribió periódicamente, consagrándole varios ensayos en sucesivos momentos, y hablando de él en varias entrevistas importantes. Y también, visitó Chiapas en al menos tres ocasiones, participando en una de ellas en un Coloquio al lado del Subcomandante Insurgente Marcos, y teniendo con este último una interesante entrevista, hasta hoy inédita, en la que también participamos Sergio Rodríguez Lazcano y yo. Por eso, no es extraño que en 2005 se fundó en Chiapas un Centro Immanuel Wallerstein, que fue muy activo entre 2005 y 2008, aunque después, lamentablemente, entró en crisis total y prácticamente desapareció.

Immanuel Wallerstein visitó México muchas veces. En 1991 participó en las Primeras Jornadas Braudelianas Internacionales, celebradas en la Ciudad de México, para después apoyar enérgicamente las secuelas de esta iniciativa junto con Maurice Aymard, lo que derivó en unas Segundas Jornadas celebradas en París en la Maison des sciences de l'homme, las Terceras en Génova, las Cuartas en Wassenar, Holanda y las Quintas en el propio Fernand Braudel Center en Binghamton. Además, recibió cuatro Doctorados Honoris Causa de distintas Universidades de América Latina, uno de Perú, otro de Brasil, y dos de México, el de la Benemérita Universidad Autónoma de Puebla y el de la Universidad Nacional Autónoma de México. Y también ocupó en alguna ocasión la prestigiosa Cátedra Julio Cortázar de la Universidad de Guadalajara, fundada por Gabriel García Márquez y Carlos Fuentes.

También, Wallerstein fue miembro del Comité científico internacional de la revista mexicana *Contrahistorias*, desde su fundación en 2003, colaborando en ella asiduamente y desde su primer número, y publicando en sus 32 números hasta hoy editados, veinte artículos, dos de ellos escritos especialmente para la revista, y también tres entrevistas, todas ellas concedidas directamente a la propia *Contrahistorias*. Además, fue igualmente en México que se publicó originalmente la larga entrevista que Immanuel Wallerstein me concedió en 1999, cuando siendo investigador visitante en el Fernand Braudel Center pude realizar esta amplia entrevista de trece horas de duración,

que es la más larga entrevista que él concedió en toda su vida⁴. Y también, fue en México donde se publicaron inicialmente los tres libros de compilación de sus ensayos, que compusimos juntos en diversos momentos, y que después fueron reeditados en Colombia y en Chile: primero, el libro *La crisis estructural del capitalismo*, que contiene toda una sección con sus ensayos sobre América Latina publicados hasta ese momento; después el libro *Historia y dilemas de los movimientos antisistémicos*, y finalmente la obra en dos tomos *Horizontes del análisis de los sistemas-mundo*, de la cual solo ha sido publicado hasta hoy el primer tomo⁵.

Immanuel Wallerstein, intelectual genuinamente *crítico* como pocos, y con visiones globales y también estrictamente planetarias como muy pocos, ha dejado de existir. Nos queda su rica obra intelectual como legado y herencia, pero también como reclamo para seguir luchando, como él lo hizo durante toda su vida, por un mundo no capitalista, real y verdaderamente justo, igualitario y democrático. Y no hay duda de que, de haber existido un hipotético Premio Nobel de las Ciencias Sociales, Immanuel Wallerstein lo habría ganado fácilmente. Aunque, muy probablemente, y al igual que Jean-Paul Sartre, tal vez también lo habría rechazado.

4. Cfr. C. A. Aguirre Rojas, *Immanuel Wallerstein. Crítica del sistema-mundo capitalista*, México, ed. Era, 2003 (reimpreso varias veces en México), publicado después en Chile, y parcialmente en Cuba, y finalmente con recortes, modificaciones y agregados, en inglés, bajo el título *Uncertain Worlds. World-Systems Analysis in Changing Times*, New York, ed. Paradigm Publisher, 2012 (reeditado en 2013).

5. Cfr. I. Wallerstein, *La crisis estructural del capitalismo*, México, ed. Contrahistorias, 2005; *Historia y dilemas de los movimientos antisistémicos*, México, ed. Contrahistorias, 2008; y *Horizontes del análisis de los sistemas-mundo*, México, ed. Instituto Politécnico Nacional, 2015.

**TROIS
TEXTES PAR**

**Immanuel
WALLERSTEIN**

NE DISLOQUEZ PAS LA MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME

Libération, 30 mai 2008

Universitaire américain, j'ai eu la chance d'être associé à la vie des institutions françaises de sciences sociales depuis près de quarante ans. Si j'interviens aujourd'hui, c'est pour dénoncer la désinvolture avec laquelle certains – politiques, hauts fonctionnaires, et universitaires – s'emploient à détruire un joyau français, la Maison des sciences de l'homme (MSH) à Paris, parce qu'ils n'en comprennent ni l'importance, ni l'originalité, ni le caractère irremplaçable.

La MSH a été fondée au début des années 1960 sur proposition de Fernand Braudel, qui en a été le premier administrateur et l'est resté jusqu'à sa mort en 1985. Depuis 1968, elle est installée 54, boulevard Raspail dans un bâtiment construit spécialement pour elle sur le site de l'ancienne prison militaire du Cherche-Midi. En 1975-1976, l'École des hautes études en sciences sociales est venue partager ce bâtiment avec la MSH.

Pendant les trente dernières années, mes collègues aux États-Unis et ailleurs m'ont souvent demandé : qu'est donc cette MSH à laquelle vous attachez tant d'importance ? Ma réponse était de leur dire qu'il n'existait rien de comparable dans aucun pays du monde. Je leur ai dit que je la considérais comme le ministère des Relations

* https://www.liberation.fr/tribune/2008/05/30/ne-disloquez-pas-la-maison-des-sciences-de-l-homme_72907

internationales des sciences humaines et sociales françaises. Elle exerçait cette fonction à travers les échanges entre chercheurs français et étrangers qu'elle organisait, les nombreux colloques internationaux qu'elle patronnait à Paris et dans les coins les plus reculés du monde, et les publications (ainsi que les traductions en anglais et en allemand) qu'elle éditait.

Mais il y avait davantage, encore plus important. C'était l'accueil qu'elle offrait aux chercheurs étrangers, non pas un accueil formel, de simple politesse académique, mais un accueil en profondeur. Je serais bien en peine de dire combien d'Indiens, de Chinois, de Russes, de Brésiliens – mais aussi de chercheurs originaires du Kazakhstan, de l'Iran, du Kenya, de l'Uruguay et d'ailleurs – ont pu connaître les chercheurs français, les savoirs français, à travers leurs invitations et leurs séjours à la MSH. Quand ces chercheurs arrivaient à Paris, on leur arrangeait un programme personnalisé, adapté à leurs besoins. Ils apprenaient ce qu'offre la France intellectuellement. Ils apportaient des idées nouvelles, et s'inséraient dans des réseaux de coopération intellectuelle ouverts sur le reste du monde et sur tous les grands problèmes de nos sociétés. La France leur donnait tout ce qu'elle pouvait leur donner, mais elle en recevait en échange tout autant, sinon plus : une ouverture internationale sans précédent, et le rôle reconnu de pôle de rencontre entre chercheurs venus des différents pays de la planète.

Pour remplir, et en fait pour inventer un tel programme, pendant les deux semaines, le mois, les trois mois qu'ils passaient à Paris, il leur fallait non seulement un billet d'avion mais un point de repère qu'ils pouvaient revisiter régulièrement, pour parler avec quelqu'un qui pourrait leur arranger les rencontres additionnelles qui émergeaient des premières rencontres, et dont l'importance n'avait pas été perçue au moment de leur arrivée. La Maison était leur maison.

Si aujourd'hui les sciences sociales et humaines françaises sont connues et réputées en dehors de leur foyer d'origine, ou même des limites de l'espace francophone, cela est dû pour une part importante au travail de la MSH. Dans les années de la guerre froide,

c'était la MSH qui maintenait les contacts, surtout avec la Pologne et la Hongrie, mais dans la mesure du possible avec les autres pays socialistes. Ce qui lui a permis de profiter à plein des changements politiques décisifs qui ont suivi 1989 : elle avait su avoir un temps d'avance.

Quel est donc le problème aujourd'hui ? Le bâtiment qu'elle occupe doit être désamianté, et les exigences de sécurité conduisent les autorités à préférer des travaux en site libéré à la solution initialement retenue de travaux en site occupé. Les institutions qui y sont installées, les chercheurs qui y travaillent, les services d'aide à la recherche qu'ils utilisent sont donc contraints à déménager de façon temporaire. Certains ont voulu profiter de cette nécessité transitoire pour contraindre la MSH à abandonner de façon définitive l'immeuble qui a été construit pour elle et qui, par ses dimensions et sa localisation, convient parfaitement à ses missions et à ses activités. Du même coup, elle serait dépossédée de sa bibliothèque, dont elle a toute seule constitué les collections pendant quarante ans pour en faire un élément dans un réseau plus large : une bibliothèque complémentaire de la BnF, de celles de Sciences-Po, de la Sorbonne et de Cujas, de l'ENS Ulm et autres, toutes installées dans le centre de Paris. Enfin, pire encore sans doute, elle se verrait « adossée » à d'autres institutions universitaires : comme si elle n'avait pas démontré depuis sa création que son indépendance était la condition de son efficacité, et qu'elle avait toujours œuvré non pour telle ou telle institution, mais pour l'ensemble de la recherche française et internationale.

Une telle décision signifierait la fin du « ministère des Sciences humaines et sociales françaises ». Délocaliser hors du centre-ville peut être une solution pour les universités, à Paris comme dans pas mal de villes du monde. Mais cette solution ne permettra jamais à Paris de maintenir son rôle comme lieu de rencontre des sciences humaines et sociales mondiales. La MSH n'y survivra pas, et avec elle le rôle qu'elle a su et pu jouer depuis quarante ans, et qui en fait une institution irremplaçable. Elle doit rester là où elle est, dans un lieu qui lui convient parfaitement, et qui nous a permis de nous iden-

tifier avec elle. Elle doit rester notre Maison. Fernand Braudel disait qu'il ne fallait pas « chahuter les institutions ». Le faire avec une telle désinvolture avec un tel joyau serait un crime intellectuel. La France mérite mieux.

THE DEVELOPMENT OF AN INTELLECTUAL POSITION

My intellectual biography is one long quest for an adequate explanation of contemporary reality, so that I and others might act upon it. The quest was both intellectual and political, and I have always felt it could not be one without being at the same time the other – for me or for anyone.

I suppose I started this quest when I was in high school, which was in New York City during the Second World War. My family was very politically conscious, and world affairs were always being discussed in our home. The fight against Nazism and fascism was our primary concern, and long before Pearl Harbor. We were also very conscious of the great split in the world left, that between the Second and Third Internationals. Even in the muted atmosphere of the unity brought about by wartime, the issues that divided the two Internationals were salient, and they were reflected for me at a local level by the political differences in New York State between the Liberal Party and the American Labor Party. When I entered Columbia College in 1947, the most vibrant political organization on campus during my freshman year was the American Veterans Committee (AVC). And although I was too young to have been a veteran, I would attend the public meetings of the AVC, and saw that it was torn apart (and destroyed) by this same split.

* This text, accessible on Immanuel's web page, <https://www.iwallerstein.com/intellectual-itinerary/>, is a very slightly adapted version of the introductory essay to *The Essential Wallerstein*, New York, New Press, 2000. [NdIR]

My own reaction to the debates (and the harangues), and all the reading that I did as a result, was one that has been shared by only a very small group worldwide. The Social Democrats convinced me that almost everything they said about the Communists was correct – the evils of Stalinism and terror, the unprincipled swervings of the world party line, the *langue de bois*. But at the same time the Communists convinced me that almost everything they said about the Social Democrats was correct – the chronic cave ins to Western nationalisms, the incredible weakness of their opposition to capitalist polarization, the lack of serious militancy concerning racial injustice. Politically, this created many dilemmas for me, with which I have had to wrestle ever since. Intellectually, this turned me to a question which I have developed in my writings over the years, the nature of what I came to call the antisystemic movements and how their activities were structured by systemic constraints from which they were never able fully to release themselves. In short, I began to historicize the movements, not only to understand better how they came to do the things they did but also in order to formulate better the political options that were truly available in the present.

The early postwar years of 1945-1950 were heady days when all seemed possible. They ended for me (and for many others) with the war in Korea. Suddenly, the presence of anti-Communism was overwhelming and McCarthyism began to flourish in the United States. I served in the U.S. Army from 1951-1953, and when I returned to Columbia, I decided to write my M.A. thesis on McCarthyism as a phenomenon of U.S. political culture. I drew on Wright Mills's distinction in *The New Men of Power: America's Labor Leaders* between sophisticated conservatives and the practical right, in order to make the case that McCarthyism was a program of the practical right, a program that was only marginally concerned with Communists but one rather that was directed primarily against the sophisticated conservatives. It was a well received essay, widely cited at the time. It confirmed my sense that I should consider myself, in the language of the 1950s, a "political sociologist."

I decided nonetheless not to make U.S. politics my prime arena of intellectual concern. I had, even since my high school years, a keen interest in the non-European world. I followed events in modern India in particular, and had read much of Gandhi and Nehru. In 1951, I was involved in an international youth congress, and there met many delegates from Africa, most of whom were older than I and already held important positions in their countries' political arenas. In 1952, another youth congress was held in Dakar, Senegal. Suddenly, at this early point, I found myself amidst the turmoil of what would soon be the independence movements (in this case of French West Africa).

I decided to make Africa the focus of my intellectual concerns, and of my solidarity efforts. Because I commanded French, and because I had these early contacts, I became one of the few scholars who studied Africa across the European linguistic barriers. In 1955, I obtained a Ford Foundation African Fellowship, to study about Africa and to write a dissertation that would compare the Gold Coast (Ghana) and the Ivory Coast in terms of the role voluntary associations played in the rise of the nationalist movements in the two countries. I had now become an Africa scholar, an intellectual role I would continue to play for two decades. I wrote many books and articles on African themes and issues, and in 1973 became president of the (U.S.) African Studies Association. Over a twenty year period, I managed to travel all over Africa, to perhaps three quarters of the separate states.

If my intellectual quest led me early on away from the familiar grounds of my own country to that of contemporary Africa, which was still a colonized continent when I first visited it and began to study it, it was because I had the gut feeling in the 1950s that the most important thing that was happening in the 20th century world was the struggle to overcome the control by the Western world of the rest of the world. Today we call this a concern with North-South relations, or with core periphery relations, or with Eurocentrism. It has to be said that, in the 1950s and indeed for a long time thereafter, my assessment of what was most important was not

shared by most people, for whom what some called the Cold War between democracy and totalitarianism and others called the struggle between the bourgeoisie and the proletariat (both of these terms being rather narrowly defined) was (and indeed for many, remains) the central defining issue of our time. My quest was therefore not only an upward battle against a wide consensus in the political and scholarly world but against the internalized concepts deriving from this dominant view within my own mind. I have since moved away from Africa as the empirical locus of my work, but I credit my African studies with opening my eyes both to the burning political issues of the contemporary world and to the scholarly issues of how to analyze the history of the modern world system. It was Africa that was responsible for undoing the more stultifying parts of my educational heritage.

In the course of my quest, I initially thought that the debate was merely about the empirical analysis of contemporary reality, but I soon became aware that it was a question too of the very tools of analysis. The ones I had been taught seemed to me to circumscribe our empirical analyses and distort our interpretations. Slowly, over some twenty years, my views evolved, until by the 1970s I began to say that I was trying to look at the world from a perspective that I called "world systems analysis." This involved two major intellectual decisions. The first was that the choice of the "unit of analysis" was crucial. I became increasingly aware that all of modern social science presumes that the state boundaries constitute the boundaries of "societies." I came to be convinced that this was a very misleading assumption. Instead, I came to argue that the only plausible unit of analysis was a "world system," or more generally, an "historical social system."

The second intellectual decision was that the so-called Methodens-treit that undergirded and divided all of modern social science – that between idiographic humanism and nomothetic science – was a totally false debate. Instead of choosing sides, which all and sundry encouraged me to do, indeed insisted that I do, I became convinced instinctively, and later in more reasoned ways, that

all analysis had to be simultaneously historic and systemic, if it were to grapple seriously with the description and explanation of the real world.

The two basic premises of my work then are the world system as a unit of analysis, and the insistence that all social science must be simultaneously historic and systemic. Neither premise was popular or greeted with enthusiasm, when I argued them. It was the first premise that became my scholarly trademark, and has had the greatest impact. Once I presented the case for the world system as a unit of analysis, most notably in Volume I of *The Modern World System* and secondly in the essay "The Rise and Future Demise of the World Capitalist System: Concepts for Comparative Analysis," both of which were published in 1974, many people responded favorably. Some were completely convinced, and others merely said that the argument had to be taken seriously. Those who disputed it most vigorously often did not argue against it on empirical grounds (that it was not factually correct) but more frequently on epistemological grounds (that it was not a so-called falsifiable proposition).

I thus discovered that it would not be enough to argue that the description of the real world had to be different than the ones previously presented. I discovered that the crucial battle was over how we could know which description of the real world was in fact true, or truer or more plausible or more useful than another. I had to fight the epistemological issues in order that I and others be permitted to proceed with our analyses of social processes as integrated, complex wholes. I increasingly turned my attention to these epistemological issues, never losing sight of how these epistemological arguments implied different visions of social reality.

I found all of this intellectually fruitful. I discovered that, using these two premises, I could reinterpret many old debates, and collect new and important kinds of data, that did indeed, in my view, illuminate contemporary reality. In particular, this revised way of looking at social reality clarified the historical choices that had been made in constructing our existing world system as well as those that we shall have to make in the near future about constructing its succes-

sor world system (or systems). World systems analysis allowed me to range widely in terms of concrete issues, but always in such a way that the pieces might be fit together at the end of the exercise. It is not that world systems analysis enabled me to “discover the truth.” It is rather that it enabled me to make what I considered to be plausible interpretations of social reality in ways that I believe are more useful for all of us in making political and moral decisions. It is also that it enabled me to distinguish between what are long lasting structures and those momentary expressions of reality that we so regularly reify into fashionable theories about what is novel, as for example, the enormous recent production concerning so-called “globalization.”

I concentrated my energy on the description of the historical functioning and development of the modern world system, which I insisted was a capitalist world economy. I sought to describe its institutional pillars, its historical origin, and the reasons why I thought it had entered into a period of systemic crisis and therefore of chaotic transition to some new order. I sought to produce analytic descriptions of the major institutional structures of this capitalist world economy – the Kondratieff cycles, the commodity chains, the income pooling households, the interstate system and its hegemonic cycles, and the geoculture – as well as a detailed critique of why both national development and developmentalism as an explanatory model (modernization theory) are illusions.

The word system often evokes images of equilibrium assumptions and of consensus theories. This is the furthest thing from my mind. Indeed the most interesting thing about systems is how they all have deep cleavages, which they seek to limit by institutionalizing them. Georg Simmel, Lewis Coser, and Max Gluckman all argued this a long time ago. But it is equally true that systems never succeed in eliminating their internal conflicts, or even of keeping them from taking violent forms. This understanding remains the major legacy we have from the corpus of Karl Marx.

But, as we have come collectively to know quite clearly in the last few decades, there exists more than one cleavage in any historical

system. I therefore began to spend energy trying to analyze which were the major cleavages in the modern world system, how they differed from the others, how they related to each other, and how each cleavage limited the effects of each other. I have made an effort to piece apart what I think of as the five major cleavages of our modern world: race, nation, class, ethnicity, and gender.

Finally, I turn to the question that ultimately concerns us all most: what to do. I think of this as “resistance, hope, and deception.” These three words describe for me the story of what I call the antisystemic movements of the modern world system. I try to relate the story of these movements to the larger geopolitical scheme, as well as to the political concepts we have evolved to describe both the realities and the aspirations we have about these realities.

Before I made my way towards the elaboration of the position I came to call world systems analysis, I struggled with what might be meant by ethnicity. I tried to make sense of the exciting and influential writings of Frantz Fanon. I tried to draw conclusions from 1968 about the right political stance for “radical intellectuals in a liberal society.” I tried to fit my early concern with Africa into my later turn to the study of the modern world system as a whole. And in the introduction to *The Modern World System*, I made a first effort to confront the issues of the structures of knowledge.

As I have continued to read, to observe, to analyze, and to write, I have come to recognize what have been the recurring and underlying themes of my intellectual venture, what are to me the most difficult questions to elucidate. There are four that stand out. The first is clearly the weight one wants to give to the universal strivings we all allow ourselves to invent as opposed to the claims of particular valuations on which we all insist. It is always easy to consider one’s own views to be expressions of the universal and the views of others as so many expressions of multiple particulars. But if self centered universalism is Scylla, Charybdis is self centered difference, the claim that every social expression, every scholarly argument, every perception of the world is equally valid/useful/virtuous, and that there are neither intellectual nor moral distinctions worth making. Both

shoals involve the destruction of the possibility of collectively analyzing, appreciating, and approaching a maximally rational, maximally democratic world.

The second continuing issue is the relationship between the reality of the real world and our perception of the reality of the real world. Hardly a new question, but one that has been central to debates of recent decades. My own position is once again quite clear in my own mind. There exists a real world which is the object of our scholarly observations. Else, why would anyone bother about writing about it? In any case, we all live in this real world every day and are thoroughly aware that we have to take it into account in everything we do. If we fail to do this, we are called "psychotic," which means that we are unable to cope very well with the challenges that are constantly presented to us. On the other hand, it is equally clear to me that we only perceive this real world as though through a pair of glasses, and that the way these glasses are cut largely determines what we think we see. To say that reality is socially constructed seems to me self evident, provided we remember that the construction is truly social – that is collective and not individual. But to insist at one and the same time that there exists a real world and that we can only view it through the social spectacles we are wearing creates a continuing dilemma for the serious scholar. It requires constant reflection on how our glasses have distorted our vision, and how we can improve the quality of the refraction. But each reflection on ourselves is itself subject to the same contradiction. It is this dilemma that has pushed me toward making epistemological issues central to my analyses.

The third recurring theme, again not a new one, has been the relationship of intellectual analysis to political action, the ancient question of theory and praxis. I have already said that I personally see no conflict. Quite the contrary! But once again, I think of them as shoals to avoid. On the one side lies the false claim of disinterestedness that is the slogan so widely mouthed as the presumed indicator of scientificity. And on the other hand there is submission by the scholar to some political authority, authority of the state or of the parties, on

the grounds of political loyalty. It seems to me that it is the duty of the scholar to be politically and intellectually subversive of received truths, but that the only way this subversion can be socially useful is if it reflects a serious attempt to engage with and understand the real world as best we can.

The final theme is how to bring into a single analysis the fact that the world has continuing structures and that it is constantly changing. This is of course a second continuing epistemological question, and one to which I have given much attention from the beginning. It is a hard one about which to convince others that there is some kind of solution. Most of us tend to make our statements either in the form of truths that hold more or less forever or in the form of descriptions of unique situations. But no situation can be described as unique, since the words with which we describe it are categories which presume features common to some larger group, hence to some continuing structure that appears to be stable. And at the same time no truths hold forever because the world is of course inevitably and eternally changing. We have indeed to work with temporarily useful structures/categories that bear within them the processes by which they get transformed into other structures/categories.

I believe that I have been fairly consistent in my views over the time I have been writing. Still, I have to acknowledge that there were three turning points in my political and intellectual development. The first, as I have already indicated, was my struggle with the issues that have plagued the left for most of its organizational history – the struggle between the Second and Third Internationals. The second was my encounter with Africa and with national liberation movements, which enabled me to put the debates of the Internationals into their proper context, as essentially debates primarily within the pan European world, debates that ignored the fundamental ongoing polarization of the capitalist world economy. And the third was the world revolution of 1968, which I experienced directly at Columbia University, and which helped expunge from my thinking both the lingering illusions of liberalism and the rosy view of the antisystemic movements. It sobered me up.

Of course I hope that, over all that time, I learned something useful and therefore inevitably my views evolved in some important respects. I did not do this unaided. I acknowledge a continuing intellectual debt to Marx, Freud, Schumpeter, and Karl Polanyi. Among persons I have personally known and read very extensively, the three that have had the most impact in modifying my line of argument (as opposed to deepening a parallel line of argument) have been Frantz Fanon, Fernand Braudel, and Ilya Prigogine. And of course their influence occurred in that chronological order. Fanon represented for me the sharp culmination of the insistence by the persons left out in the modern world system that they have a voice, a vision, and a claim not merely to justice but to intellectual valuation. Braudel made me conscious, as no one else did, of the central importance of the social construction of time and space, and its impact on our analyses. And Prigogine forced me to face all the implications of a world in which certainties did not exist but knowledge still did. I have argued that world systems analysis is not a theory but a protest against neglected issues and deceptive epistemologies. It is a call for intellectual change, indeed for “unthinking” the premises of 19th century social science, as I say in the title of one of my books. It is an intellectual task that is and has to be a political task as well, because – I insist – the search for the true and the search for the good is but a single quest. If we are to move forward to a world that is substantively rational, in Max Weber’s usage of this term, we cannot neglect either the intellectual or the political challenge. And we cannot segment them into two hermetically sealed containers. We can only struggle uneasily with pushing forward simultaneously to coming closer to each of them.

THIS IS THE END THIS IS THE BEGINNING

Commentary No. 500, July 1, 2019

My first commentary appeared on October 1, 1998. It was published by the Fernand Braudel Center (FBC) at Binghamton University. I have produced commentaries on the first and the fifteenth of every month since then without exception. This is the 500th such commentary. This will be the last commentary ever.

I have devoted myself to writing these commentaries with complete regularity. But no one lives forever, and there is no way I can continue doing these commentaries much longer. So, sometime ago I said to myself I will try to make it to number 500 and then call it quits. I have made it to 500 and I am calling it quits.

My commentaries have a special format. They are not blogs, which are writings that the next to the last writer changes at his will. On the contrary, my commentaries are meant to be permanent and to never change.

The commentaries have a clear format. Sometimes as in commentary number one, the title is the theme. But most frequently the title is the theme in the following particular fashion.

The commentary opens with a few words that attract the attention of the reader followed either by a question mark or by a colon. There

* This text, the last published on Immanuel Wallerstein webpage (<https://www.iwallerstein.com>), is reproduced with the kind permission of Agence Global (www.agenceglobal.com) holding the syndicated rights, thanks to its director Jahan Salehi. [NdlR]

follows what might be thought of as a subtitle in which I indicate the concrete references to which this commentary makes allusion. This is usually another five or six words.

All commentaries may be translated, and I seek to have as many as possible translated. The translations have a strict format. We give rights gratis for the first 1,000 copies initial translation. This is to pay for the costs of translation.

But after that, the commentaries must follow certain rules. Nothing can be added, and nothing can be subtracted from the commentary, which must be reproduced in all fidelity. In order to ensure that this is the case, a proposer of a new translation is answered in the following manner.

First, we check to see whether previously a commentary has been translated. If it has, we thank the proposer for his or her interest and indicate that the translation has already been made. We indicate to the proposer the location of the completed translation. There can only be one translation, as there can only be one English language version.

There is only one language in which all 500 commentaries have been translated. This language is Mandarin Chinese. Furthermore, the translator has always been the same person. She is a former student of mine and is very familiar with my thought. Other languages have multiple issues translated, but only Mandarin Chinese has everything.

For a long time now, the commentaries are available for purchase by profit-seeking publications. They may enter into agreement with my agent – Agence Global. I take the occasion to thank all those who have been involved in fulfilling this arrangement.

It is I, and no one else, who chooses the theme of the commentary and who guarantees the uniqueness of the translation. All commentaries and all translations on an archive are available to anyone whatsoever, whether the person writes to us regularly or is simply someone who tunes in this one time. These commentaries are permanent members of a community of commentaries.

This is the sense in which the present commentary is at an end.

It is the future that is more important and more interesting, but also inherently unknowable. Because of the structural crisis of the modern-world system, it is possible, possible but not absolutely certain, that a transformatory use of a 1968 complex will be achieved by someone or some group. It will probably take much time and will continue on past the point of the end of commentaries. What form this new activity will take is hard to predict.

So, the world might go down further by-paths. Or it may not. I have indicated in the past that I thought the crucial struggle was a class struggle, using class in a very broadly defined sense. What those who will be alive in the future can do is to struggle with themselves so this change may be a real one. I still think that and therefore I think there is a 50-50 chance that we'll make it to transformatory change, but only 50-50.

Cette brochure en hommage à Immanuel Wallerstein est publiée
à l'initiative de l'Association des amis de la Fondation Maison des sciences de l'homme,
avec l'appui des Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
Merci à Fanny Weiss pour son travail éditorial.

Paris, 2019

Association des amis de la FMSH / FMSH Friends Association
54, boulevard Raspail, 75006 Paris
<http://www.fmsh.fr/fr/la-fondation/amis>

**regards croisés sur
Immanuel Wallerstein**

MICHEL WIEVIORKA

IMMANUEL WALLERSTEIN, « SOCIOLOGUE MONDE »

MAURICE AYMARD

UN AMÉRICAIN À PARIS,

LA RENCONTRE ENTRE DEUX HOMMES ET DEUX ŒUVRES EN CONSTRUCTION :
IMMANUEL WALLERSTEIN ET FERNAND BRAUDEL

CRAIG CALHOUN

MAN OF THE WORLD

JEAN-LUC RACINE

JE CHERCHE, JE REGARDER, J'ÉCOUTE

ALAIN TOURAINE

LE PASSEUR D'IDÉES

CARLOS ANTONIO AGUIRRE ROJAS

IMMANUEL WALLERSTEIN, PREMIO NOBEL DE CIENCIAS SOCIALES

**trois textes par
Immanuel Wallerstein**

Ne disloquez pas la Maison des sciences de l'homme

The development of an intellectual position

This is the end; this is the beginning